



ISSN 2268-493X

ISSN en ligne 2268-4948

## Avec Robert Galisson, remonter le cours du temps

**Jacques Cortès**

Fondateur et Président du GERFLINT, France

*L'avenir dont personne ne sait où il se trouve,  
est, selon la formule d'Homère, « sur les genoux des dieux'  
Jean d'Ormesson, (2010)*

*J'ai déjà publié quelques articles sur Robert Galisson (désormais RG<sup>2</sup>), mais, bien que relativement copieux, ils n'ont épuisé ni l'histoire de ce personnage atypique, ni la richesse de son enseignement, ni surtout la légitimité des combats qu'il a menés et qu'il nous faut résolument poursuivre. Si l'on analyse - même avec la plus grande indulgence - la situation actuelle de la Didactologie/ Didactique des langues-cultures (désormais D/DLC) en tant que discipline universitaire à part entière (et non entièrement à part), on se rend assez vite compte, en effet, qu'un retour à bien des sources galissoniennes, sous réserve d'éviter l'oraison (ce qu'il n'apprécierait certainement pas), et le syncrétisme luxuriant de quelques néo-progressistes convaincus (ce qu'il détesterait) est une entreprise de reconstruction de notre domaine (au sens clinique du terme) tout à fait souhaitable pour nous éviter, non pas un désastre socio-didactique (la D/DLC a des fondements trop solides pour s'effondrer aux premières foudres de toutes les modes nouvelles qu'on tente de lui imposer depuis une soixantaine d'années), mais la naïveté d'engagements contemporains<sup>3</sup> se voulant certainement généreux, ouverts et audacieux dans leur principe, mais dont la xénité<sup>4</sup> croissante et sans doute même de plus en plus imprudente, risque d'affaiblir considérablement bien des valeurs faisant partie de l'héritage francophone. Dans les lignes qui suivent, je vais donc d'abord évoquer ce que je sais de la personnalité d'un grand didacticien de notre temps ; ensuite je philosopherai un peu avec lui sur son parcours de professeur que je crois exemplaire de ce que doit être notre métier d'enseignant-chercheur (où les deux composantes de ce mot-valise sont dans un rapport complémentaire de stricte égalité) ; et enfin je me risquerai à polémiquer, en m'appuyant sur ce que je suppose être sa pensée profonde, avec lui-même d'abord, en toute sympathie, mais surtout avec certains boutefeux actuels de la morale moralinoïde<sup>5</sup>, pour tenter de montrer qu'il est*

*périlleux de confondre vitesse et précipitation, ce que l'on fait en minorant - dans l'espoir délirant d'être en pôle-position cérébrale, spirituelle et humaniste à la fois - les valeurs atemporelles de la francité.*

## **RG, une identité remarquable**

*En mathématiques, on appelle identités remarquables certaines formules magiques qui servent à accélérer les calculs*

Il y a juste quinze ans, dans le numéro 123-124 des ELA en hommage à RG et coordonné par Christian Puren, j'évoquais, bien entendu avec tendresse et humour, la surprise qui avait été la mienne en découvrant la statue du Christ rédempteur du Corcovado dominant la baie de Rio où j'effectuais une mission à l'invitation de mon cher disciple Serge Borg. Il m'a semblé, en effet (hallucination pure !), que les deux sculpteurs, Landowski et Da Silva, avaient travaillé à partir d'une photo de RG. Qu'on ne me soupçonne surtout pas d'une quelconque volonté métaphorique ou métaphysique de sacraliser mon ami. Si j'en parle encore aujourd'hui de cette façon, c'est tout simplement pour commencer par un sourire, ingrédient nécessaire pour rendre les rapports humains supportables et enrichissants, même lorsqu'ils n'ont pas vocation à être entièrement consensuels<sup>6</sup>. Ce sera le cas.

Pour en revenir à ma surprise du Corcovado, au-delà d'une quelconque considération mystique, c'est un fait que la présence physique de RG, sa taille, sa silhouette longiligne, sa grande cape à mi-chemin entre mousquetaire et clergyman, sa gestuelle discrètement dramaturgique, sa majesté naturelle, son visage émacié plus souvent posé et réfléchi que rieur (en dépit d'un sens de l'humour redoutable), sa manière doucement « ecclésiastique » de s'exprimer (là, je me répète un peu, c'est vrai, mais c'est la force du ressenti), sa longue chevelure, sa noblesse, sa politesse, son courage, sa franche combativité et sa courtoisie infinie enfin... tout cela conduisait ses interlocuteurs (ce fut mon cas) à éprouver sa présence médiatique comme celle d'un être habité par une force intérieure, une sorte d'apostolat, de dévouement, d'abnégation, de position de champion au service d'une cause hiératique. Simples impressions sur lesquelles, d'évidence, je ne souhaite dire rien d'autre que ceci : dès l'abord on sentait que RG était investi dans la défense d'un certain nombre de valeurs fondées sur trois certitudes (au moins) très profondes : la première, c'est qu'on ne s'engage pas à l'emporte-pièce dans ce noble et difficile métier d'artisan qu'est l'enseignement/apprentissage d'une langue-culture qui mérite indiscutablement d'être inscrit dans un espace disciplinaire cohérent donc sans ambiguïté ; la seconde, c'est qu'on ne doit donc pas prendre à la légère la formation actualisée de ceux qu'on a la responsabilité mais aussi la vocation de

conduire à un succès dont dépendra peut-être toute leur vie ; la troisième, enfin, c'est qu'une action formatrice doit viser à s'adapter aux besoins et possibilités de l'apprenant dans tous les domaines (matière à maîtriser, méthodologie, éthique et donc finalité) mais nullement de soumettre ce dernier à un programme tellement complexe, ambitieux et utopique qu'il ne peut déboucher que sur l'échec et le découragement<sup>7</sup>. Ce que je veux donc souligner par-là, c'est que RG m'apparaissait symboliquement, et m'apparaît toujours, comme une exception picaresque dans notre monde universitaire fragmenté en camarillas ardentes<sup>8</sup> soudées par des préoccupations essentiellement (pas toujours, bien sûr, mais souvent) carriéristes, et solidarisées dans plus de guerres microcholines (sous « haute » influence nationale et internationale) que d'engagements aussi désintéressés et nobles que l'ont été ceux de notre impressionnant collègue maintenant à la retraite depuis une quinzaine d'années.

On ne parle pas assez, et parfois même pas du tout, de l'impact somatique des personnages qui ont exercé une influence quelconque sur notre vie intellectuelle. Il me semble qu'on ne peut dissocier, sans perdre quelque chose d'essentiel, la physiognomonie<sup>9</sup> et la physionomie du « Professeur Galisson », car, d'évidence, toutes deux réunies font système, procédant d'un choix nullement fortuit que je résumerai en une simple affirmation (dont j'assume toute la responsabilité) : bien que d'un classicisme évolutif sourcilleux dans ses engagements professionnels, donc désireux de défendre avec constance, mais sans jamais nier leurs nécessaires métamorphoses, les valeurs nationales traditionnelles, il tenait à marquer aussi sa volonté d'indépendance à l'égard, notamment, des usages vestimentaires en affichant une indiscutable originalité dans l'univers de la mode-spectacle universitaire partagée, on le sait, de façon assez égale entre, d'un côté, le « costume/cravate » (dont j'avoue que je faisais partie) ; et de l'autre, le « blue-jean/col roulé » de l'universitaire progressiste, soucieux, nonobstant un positionnement social relativement confortable, de faire humble, peuple et décontracté, donc, à la limite, « anar-libertaire ». Le discours vestimentaire de RG, c'est un fait, était donc très éloquemment distinct des deux précédents. Il y avait chez lui, à la fois la volonté de ne pas être confondu avec le modèle « bobo » qu'il tolérait pour les autres sans le vouloir pour lui ; mais celle aussi, très ferme, de ne pas tomber dans la messéance prosaïque et la vulgarité du « baba-cool ». Comme on le voit, on rencontre toujours chez lui une sympathique et plaisante exigence de marquer sa différence, même dans les détails.

## RG Lexicologue

*Tout langage technique ne développe pas un langage banalisé,  
mais tout langage banalisé dérive nécessairement d'un langage technique*

Robert Galisson, La banalisation lexicale, p.13

Disciple de Bernard Quemada, RG inaugure sa carrière scientifique en lexicologie, la DLC en étant une manifestation majeure. Une langue - n'importe laquelle - ce sont d'abord des mots, mais il ne suffit pas de les inventorier formellement et d'en dresser des listes arithmétiques fondées sur leur fréquence d'apparition. Cette critique à peine voilée du Français Fondamental (FF) est une caractéristique à noter dès le départ. RG prend toujours ses distances par rapport à ses devanciers et n'entend travailler que sur ses propres pistes. Nous verrons, tout au long de la progression des analyses qui vont suivre, qu'il envisage la lexicologie, et, avec elle, toute la question de l'enseignement/apprentissage de la langue française (puis des langues de façon plus générale), sur des bases toujours originales et même parfois très conflictuelles avec les positions de ses contemporains qu'il n'hésite pas à affronter avec une fougue mordante.

### **a. Les mots du foot-Ball et la banalisation lexicale (1976)**

Si l'on passe de l'image personnelle de RG aux réalités des discours qu'il a tenus tout au long de sa carrière, en commençant arbitrairement par le mois de mai 1976 où il soutient sa thèse de doctorat d'état<sup>10</sup>, on constate sans surprise que, dès son entrée dans le système universitaire, il se montre désireux, non pas simplement d'exposer des découvertes mais surtout de peser, de juger, de sortir des tabous « à tous les niveaux ». Je ne connais pas la totalité de la thèse d'état rassemblant trois tomes sous le titre générique : *Essais méthodologiques pour l'étude des vocabulaires* (1228 p.) mais j'ai entre les mains - offerte par lui - l'une des trois parties, intitulée *Recherches de lexicologie descriptive : la banalisation lexicale*<sup>11</sup> (432 p.) qui, quoique se présentant comme une simple *contribution aux recherches sur les langues techniques*, apparaît clairement comme un acte exploratoire où il lui semble nécessaire de mettre de l'ordre et surtout de la clarté. L'objet qu'il va étudier, c'est le vocabulaire du football dans la presse sportive, domaine donc très technique où le langage tenu par les millions d'individus qui s'y intéressent, est régulièrement banalisé, au point que « les informations seraient largement inaccessibles aux amateurs « si elles étaient formulées dans le langage spécialisé des techniciens du football<sup>12</sup> ». C'est ce passage éminemment culturel de la norme technique à l'usage réel qui fait l'objet de son imperturbable et longanime recherche, et c'est déjà à partir des mots courants - ceux de Madame

ou Monsieur *Tout-le-monde* - qu'il se positionne en lexicologue certainement, mais aussi en philosophe et déjà en didacticien avec la volonté de ne pas méconnaître « le point de vue des utilisateurs » de base que ne sauraient négliger les journalistes eux-mêmes puisqu'ils sont, par excellence, des utilisateurs travaillant avec (et pour) ce public-là. Son impressionnant ouvrage se termine donc par un vœu qui ne surprendra personne : « puisse cette étude - écrit-il - *donner lieu à des extrapolations utiles aux pédagogues, aux vulgarisateurs, et ouvrir la voie à des travaux plus ambitieux dans le domaine très peu exploré de la banalisation* » (c'est moi qui souligne ce concept majeur de son œuvre). Retenons que le pédagogue, dans son esprit, c'est le vulgarisateur au sens noble du terme, celui, donc, qui popularise, démocratise, propage, répand et universalise. Si l'on veut bien se souvenir que RG, avant de parvenir au sommet des études universitaires, a été instituteur puis professeur dans l'enseignement technique, on perçoit en lui cette fibre profonde de « hussard noir de la République » exceptionnellement soucieux de former, de faire comprendre, de tendre la main, de porter secours, de mettre à la portée de l'élève les connaissances dont il a besoin pour s'élever et, si nécessaire, se reconstruire.

Mais n'abandonnons pas trop vite le domaine lexical car c'est un fait que nous y sommes au cœur de l'immense univers scientifique de RG. Si l'on consulte la longue liste de ses publications entre 1965 et 2001, et sans entrer dans le détail extrêmement divers des sujets traités (nous y reviendrons, toutefois), on peut déjà noter que plus de 60 de ces dernières (qu'il s'agisse d'ouvrages personnels ou en collaboration et d'articles) sont consacrées à l'étude des mots<sup>13</sup>. RG est d'abord et avant tout un lexicologue de haute conscience pédagogique qui ne s'est pas contenté de définir des vocables, de les classer, de remonter aussi haut que possible dans leur histoire, de les comparer, donc d'être un observateur de l'évolution de la langue en collectionnant des signes et des manières de dire. Je crois pouvoir faire l'hypothèse tout à fait plausible qu'il apprécierait la boutade suivante d'Anatole France, que cite Alain Rey, super lexicologue lui aussi et homme d'humour et de simplicité : « *De toutes les écoles que j'ai fréquentées, c'est l'école buissonnière qui m'a paru la meilleure et dont j'ai le mieux profité* ». Ce parti-pris d' « aventure scientifique » que je prête à RG - qu'infirmes d'évidence une pyramidale somme de travail - c'est un peu comme *le parti-pris des choses* de Francis Ponge : une tentative de voir et de faire voir poétiquement ce que Ponge appelait, en fusionnant les mots *objet* et *jeu*, un *objeu*, c'est-à-dire quelque chose qui relève autant de « l'esprit (culture savante), que du corps (culture courante) », donc procédant d'une volonté claire de « placer le vocabulaire au centre du dispositif d'apprentissage des langues et des cultures à l'école, mais également au cœur du processus d'éducation de l'homme en devenir<sup>14</sup>».

**b. Le Dictionnaire de Didactique des Langues, (DDL) 1976 (en co-direction avec Daniel Coste), 613 p.**

Il y a donc eu chez RG, et tout au long de sa carrière, une volonté tenace de donner un statut universitaire solide et indiscutable à la Didactique des Langues et ce n'est donc pas un hasard si je place en deuxième position ce dictionnaire sur lequel, toutefois, je ne m'étendrai pas outre-mesure puisque Clara Ferrão Tavares, ici même, a choisi d'interroger à son propos le co-auteur, Daniel Coste, qui a des observations certainement plus pertinentes à présenter sur cet ouvrage que les miennes. Observons d'abord la date de parution, 1976, qui est exactement celle de la soutenance de la thèse de 1228 pages évoquée *supra*. Mais notons de surcroît, en ce qui concerne Daniel Coste, que 1976 est également la date de parution d'un autre gros ouvrage que mon collègue du Crédif a dirigé, de 663 pages celui-là, *Un Niveau-Seuil*, sous l'égide du *Conseil de l'Europe*. Simplement à titre purement anecdotique, constatons donc que nos deux coordinateurs du DDL gravitent à un niveau d'engagement qui n'est pas exactement celui du *vulgum pecus*. Ce sont de véritables bourreaux de travail, qualité personnelle méritant d'être soulignée en raison des conséquences multiples qu'elle a engendrées. On peut dire qu'en grande partie l'espace de la Didactique des langues a été très largement influencé par ces deux chevaliers souvent (donc pas toujours) d'accord sur une multitude de points<sup>15</sup> avec lesquels je me suis permis, et me permets encore, d'avoir des positions personnelles où la dialogique a tenu, continue et continuera de tenir une part solide.

Ce DDL a été précédé de plusieurs autres dictionnaires ayant des ambitions voisines puisque tous se positionnent dans le vaste espace de la linguistique alors triomphante. Le plus ancien remonte à 1941 avec le *Lexique de la terminologie linguistique* de Jules Marouzeau. Je le mentionne avec tendresse et reconnaissance (quoique très ancien) car il est indiscutable que, pour les gens de ma génération, il a été pendant longtemps un des rares instruments disponibles. Mais la liste des dictionnaires plus proches du DDL, est assez abondante. J'en mentionnerai simplement 4 qui se présentent dans un espace de temps tellement serré qu'ils procèdent tous d'une volonté évidente d'occuper un champ fertile à conquérir (pour des raisons d'intérêt dont la noblesse est incertaine) dans la mesure où les méthodologies, dans ces années 70 très querelleuses, inspiraient la plupart des sciences humaines et sociales :

- 1969, *Linguistique, Guide alphabétique* sous la direction d'André Martinet (co-directeur de mes thèses de 3<sup>ème</sup> cycle et d'état), Denoël Gonthier, Coll. Médiations 490 p;
- 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* d'Oswald Ducrot et Tzvetan Todorov, Seuil, 450 p.;

- 1973, *Dictionnaire de Linguistique*, sous la direction de Jean Dubois, avec la participation de mes collègues de l'Université de Rouen, Jean-Baptiste et Christiane Marcellesi et le regretté Louis Guespin, Larousse, 516 p.;
- 1974 : *Dictionnaire de la Linguistique*, sous la direction de Georges Mounin (qui fut membre de mon jury de thèse d'état puis, au fil des années, un Ami très cher) 340 p.

Bien entendu, chacun de ces ouvrages entend avoir son identité propre et y parvient très bien, même si nombre des vedettes choisies sont souvent les mêmes. Ce qu'on remarque d'emblée, c'est que le *DDL* exclut le mot *linguistique* et même le syntagme *sciences du langage*. Il est donc le seul à se réclamer uniment de la *didactique des langues*, donc à évoquer un domaine qu'on souhaite sans doute ne plus confondre avec le seul FLE des années 60, puisqu'il s'agit maintenant d'une didactique conceptuelle concernant globalement toutes les langues. Dès lors, distance est également prise méthodologiquement avec la linguistique appliquée, même si Galisson, rédacteur en chef de la revue les ELA (*Etudes de Linguistique appliquée*) est évidemment un peu gêné aux entournures<sup>16</sup>, avouant avec Daniel Coste que, pour le titre du dictionnaire, ils ont d'abord pensé à *Dictionnaire de linguistique appliquée et de méthodologie de l'enseignement des langues* mais qu'en définitive - raison ou prétexte - la longueur d'un tel titre les rebutant, ils n'ont gardé que le mot *dictionnaire* complété par « *de didactique des langues* », ce qui marque plus certainement la volonté de ne pas se laisser une fois de plus enfermer dans l'immobilisme universitaire d'une discipline linguistique omnipotente, s'estimant donc capable de tout coiffer tout en ignorant noblement les rapports entre théorie et pratique au niveau élémentaire de la pédagogie. Sur son contenu, le dictionnaire se montre donc toujours fidèle à la diversité des concepts issus de la linguistique, de la psychologie, de la sociolinguistique... mais sans se borner à être, comme n'importe quel autre de ses contemporains, « un outil commode » de référence externe. Il offre, en effet, beaucoup plus que cela en devenant presque « une machine de guerre » (sic.) capable de rendre compte « *d'un domaine où pratique et théorie s'interpénètrent, se complètent et parfois se contredisent* ». En bref, il a l'ambition explicite « *de délimiter (l'espace d') une discipline nouvelle et originale*<sup>17</sup> ». Remarquons en passant (mais nous y reviendrons) que le *DDL* entend donc concerner non pas le seul FLE mais aussi le FLM, le FLS et les langues en général, car tous, en dépit de leurs différences, relèvent de principes dont il convient de faire la synthèse pour fonder à terme une méthodologie générale de l'enseignement des langues et des cultures susceptible d'être contextualisée à différents niveaux de cohérence. La langue française n'est donc l'objet d'aucun ostracisme mais il convient de noter que la recherche didactique

devient plus ouverte, respectueuse et intelligente dans la mesure où tolérance, humanisme et respect d'autrui commencent désormais à être convoqués au débat.

*c. Lexicologie et enseignement des langues, Hachette, Coll. F, 1979, 215 p. (un concept neuf : le « Thème de prédilection<sup>18</sup> »).*

Ce nouvel ouvrage de 216 pages fait immédiatement suite, mais pour RG seulement, au DDL. En fait, disons même qu'il a été conçu en parallèle avec le dictionnaire puisque deux des articles majeurs, le b) et le c) sont développés en 59 pages (p.12 à 38 pour b. et de 38 à 71 pour c.) sous le même titre: « Thèmes de prédilection et vocabulaires thématiques à charge *incentive* ». Or il se trouve que ce titre et même le texte qui l'accompagne, ont fait l'objet, au mois de mai 1974 (et non de juin comme le dit RG) d'une communication publiée dans les *Actes du troisième colloque international SGAV pour l'enseignement des langues*, Crédif/Didier, 1976, p. 107 à 131.

Si je rappelle ces données purement factuelles, c'est pour bien souligner l'importance des problèmes pratiquement moraux qu'a pu éprouver RG en travaillant avec Daniel Coste (à l'époque directeur par intérim d'un CREDIF (dont j'étais moi-même l'adjoint) sur un objet, le DDL, pour lequel, théoriquement (mais uniquement à cet égard), il ne pouvait pas avoir exactement les mêmes positions scientifiques que son coauteur apparaissant il est vrai en deuxième position sur la couverture. Dans cet article et dans ce livre, en effet, qu'est-ce que RG remet en cause ? Tout simplement les méthodologies utilisant des **lexicologies sélectives** (donc préalablement établies) pour élaborer des manuels. Ce fut le cas avec les méthodes traditionnelles mais aussi avec les Méthodes audio-visuelles (MAV) des années 60, où la sélection du vocabulaire se faisait en puisant dans les listes du **Français Fondamental** (FF), tant *de fréquence* que *de disponibilité*. On se fondait donc sur des classements de mots qui, en fin de compte, étaient souvent très éloignés des registres de discours correspondant aux véritables besoins socio-lexicologiques des apprenants en situation réelle de communication. Fait d'autant plus dommageable que les années 70 ont été vouées, on le sait, à l'**approche communicative** considérée à l'époque comme l'indépassable avancée moderniste de la DDL. Sans entrer dans le détail des propositions de RG, bornons-nous à faire le constat qu'il envisage, avec son brio lexical habituel, tout un programme fondé sur 4 mots : thème, thématique, prédilection et incitatif.

- Les deux premiers signifient qu'il faut d'abord prendre en considération les sujets ou **thèmes** susceptibles d'intéresser les apprenants, de les **thématiser**, donc de les inscrire dans leur expérience, et de préférence dans leur sens actuel mais en respectant l'évolution des idées qu'ils véhiculent ;

- Le second désigne le rapport entretenu par le sujet apprenant avec ce qu'on se propose de lui enseigner. Le mot **prédilection** est donc en corrélation avec le goût, le penchant, la préférence de l'apprenant, toutes considérations qui sont d'évidence motivantes pour l'apprentissage
- Le dernier, **incentive**, accentue son substantif support, **charge**. Emprunté au langage commercial anglais, l'adjectif **incentif** souligne tout simplement la nécessité d'encourager, de stimuler, d'inciter l'apprenant à mobiliser toute son énergie, toute son imagination et toute sa concentration sur son apprentissage, et, le meilleur moyen d'y parvenir est de le faire travailler sur des mots et des textes susceptibles de stimuler son énergie.

Rien là que de très naturel pourrait-on dire. La didactique de RG m'a toujours paru évidente de logique et d'inspiration, et je suis donc parfaitement d'accord avec lui pour saluer toutes ses propositions. Cela dit, il est probable que RG, et cela sans diminuer en rien son originalité, n'a été que le porteur éclairé d'idées qui étaient un peu dans l'air depuis la fin des années 60. Je ne suis donc pas sûr que les excellents principes rassemblés dans *Lexicologie et enseignement des langues* soient réellement en contradiction avec les idées SGAV de la même époque, telles que mises en œuvre par une infinité de praticiens parfaitement aguerris à l'évolution des méthodes. Les conflits - et il y en a eu de nombreux et importants, ont donc moins été la conséquence de différences de principes que l'illustration d'un goût culturel français très prononcé pour la polémique, même si nous sommes parfaitement conscient qu'une telle idée relève d'un stéréotype appelant nuance et modération. Nous y reviendrons car il est évident que si la lexicologie à orientation didactologique, didactique et pédagogique, a été le champ d'intervention majeur de RG, le sens historique profond de tous ses travaux est nourri de polémiques d'autant plus intéressantes qu'elles ont fonctionné sur le mode dialogique<sup>19</sup> appelant, exigeant même la confrontation constante d'idées qui ne sont l'apanage de personne.

**d. Dictionnaire des noms de marques courants, essai de lexiculture ordinaire, Didier Erudition, 1998, 341 p. (en collaboration avec Jean-Claude André) et sous l'égide du CNRS, Institut National de la Langue Française, Université de la Sorbonne nouvelle.**

Nous faisons maintenant un bond en avant d'une vingtaine d'années pour découvrir cet ouvrage situé presque au terminus de la carrière de RG. Plus qu'un dictionnaire, nous allons le voir, c'est un véritable essai philosophico-social définissant une fois de plus - sur un espace extrêmement original et audacieux - la politique lexiculturelle qui est au cœur de tous ses travaux. Je parle d'originalité et d'audace parce que, comme pour le football, RG choisit de travailler sur des données liées à notre

vie, les noms de marques, qu'il envisage sous la forme la plus immédiate puisqu'ils sont « courants » et dans une vision lexiculturelle sans prétention scientifique qu'il définit lui-même comme « ordinaire ». Encore un parti-pris de type pongien dans cette volonté de traiter « la culture en dépôt dans les mots » (définition exacte de la lexiculture) qui envahissent littéralement les médias, et qui dès lors ne sont pas « *un épiphénomène quelconque, mais un fait culturel de première importance, révélateur du fonctionnement de notre société* <sup>20</sup> ». Audace, donc, car RG est parfaitement conscient du fait qu'on lui objectera (réflexe normal mais trop hâtif de rejet) « *qu'un dictionnaire de noms de sociétés et de services sera vite périmé. Le fait que ces noms soient liés aux fluctuations du marché, à la concurrence sévère que se livrent les firmes, les rend (en effet) très instables* ». Mais il ajoute avec humour : « Quoi qu'il en soit, la caducité « congénitale » des mots n'a jamais empêché les dictionnaristes de faire leur travail » et il précise : « *D'ailleurs, on aura compris que mon propos n'est pas de tenir à jour un répertoire de noms de marques, mais de faire prendre conscience aux enseignants de la malléabilité de la langue et de sa porosité à toutes formes de culture, et ce au travers d'un « phénomène » très circonscrit*<sup>21</sup> ».

L'accueil réservé à ce dictionnaire n'est pas facile à déterminer, et ce constat constitue, pour ce qui me concerne, une raison profonde d'en admirer le projet. Je pense que notre « petit monde » n'a pas bien compris l'importance de l'énorme programme visé. Une enquête prenant la forme d'une approche interculturelle a cependant été réalisée en 2001 par Mania Tsipta de l'Université Aristote de Thessalonique<sup>22</sup>. Parmi une infinité d'observations diverses, toutes intéressantes, notre collègue signale que certaines marques (relativement rares il est vrai) n'ont été reconnues par personne (aussi bien Français que Grecs) ; en revanche, d'autres ont été reconnues par tout l'échantillon consulté et quelques centaines plus ou moins bien connues ont fait l'objet d'interprétations non obligatoirement fausses dans leur principe mais un peu « dures » dans la formulation. Par exemple, identifier MAC DONALD avec la « mal bouffe » ou avec « une calamité » est un exemple de réaction lexiculturelle fort intéressante. Dire qu'EMAIL DIAMANT est « un dentifrice pour blanchir les dents », c'est faire une « pub » qui pourrait certainement convenir à d'autres marques même si l'interprétation n'est pas tout à fait fautive. Mais toujours dans l'exploration des marques, on constate qu'une Française pourtant mariée à un informaticien, ignore absolument I.B.M. et XEROX ; que deux femmes également françaises ignorent CHRISTIAN DIOR ; qu'une autre confond le DOM PERIGNON avec un vin ; une autre encore sait que le LOUVRE est un magasin, mais ignore qu'il y a un Musée du même nom, et enfin que tout le monde (ou presque) confond fréquemment un réfrigérateur avec un FRIGIDAIRE. Ce qui ressort

de tout cela, c'est que ce DNMC, avec toutes les bévues, méprises, étourderies, quiproquos, bourdes, blagues, gaffes qu'il permet de repérer dans la lexiculture de chacun ; mais aussi, avec toutes les connivences, complicités, collusions et ententes plus ou moins secrètes (car souvent idéologiques) qu'il fait remonter à la surface, presque toujours à l'insu des locuteurs, est de toute évidence un formidable outil au service de la formation à la langue-culture française. Les deux auteurs ont mis la main sur un véritable trésor didactologique. Nous ne pouvons donc que souscrire à la validité d'un projet ainsi précisé : « le DNMC s'adresse en priorité, à des publics étrangers désireux d'accéder à une forme médiatique de culture ordinaire, largement partagée par les natifs <sup>23</sup> ». Ce qui fait la difficulté de l'apprentissage d'une langue-culture, on le trouve, en effet, par excellence dans la lexiculture. Le DNMC convoque la D/DLC sur ce terrain immense en se focalisant sur la langue *courante* et *ordinaire* qui est - là je me répète volontairement - une initiation à la vie. Véritable somme de travail, on ne peut regretter qu'une chose : il a été et reste encore assez méconnu.

#### CODA

Il serait possible de poursuivre cette longue exploration de l'activité dictionnaire de RG en citant les nombreux articles qu'il a consacrés aux mots. Pour rester assez proche des travaux que nous venons d'analyser, rappelons simplement le n° 116 des ELA publié en octobre-décembre 1999, coordonné par RG et Jean Pruvost, et qui s'intitule précisément, *Vocabulaires et dictionnaires en FLM et en FLE*. La bibliographie, p. 495-496 donne une information à peu près exhaustive des travaux puisqu'elle a été établie par RG lui-même.

RG explique notamment que la Didactique des langues-cultures (DLC) et la Pragmatique lexiculturelle (PL) ont émergé à la même époque dans la première moitié des années 80, et il précise ainsi les objectifs pédagogiques et stratégiques de la PL : « *Comme on entre dans la culture par l'ethnologie, l'anthropologie, la sociologie, la sémiologie, l'histoire, la géographie, la philosophie, etc..., l'ambition pédagogique est ici d'entrer dans la culture par les mots, afin de solidariser, d'intégrer langue et culture dans un même enseignement/apprentissage, c'est-à-dire sans les disjoindre, sans les isoler artificiellement, en vertu de leur consubstantialité naturelle. Pourquoi les mots ? Parce qu'ils constituent -dit-il- mon domaine d'investigation originel et un passage obligé de toute réflexion sur le monde* » (p.479). Les 4 gros ouvrages qui ont fait l'objet de ma sélection permettent de comprendre l'importance, donc la profondeur et l'étendue d'un projet didactique et pragmatique sans précédent et même, pour l'instant, sans rival dans le champ disciplinaire que RG est parvenu à dégager avec rigueur mais aussi humour, poésie et méthode.

## RG Polémiste

« *Je ne demande pas à être approuvé, mais à être examiné,  
et si l'on me condamne, qu'on m'éclaire* »

Charles Nodier, thèse de doctorat citée par RG dans  
*Polémique en Didactique : du renouveau en question*, Clé International, 1980, p.8

### De la guerre : pistes principales

Mais on resterait bien en-deçà de l'œuvre de RG si l'on passait sous silence son activité polémique car il a constamment bataillé contre de multiples adversaires dont je propose le petit inventaire suivant sans nullement le considérer comme exhaustif :

- en tant qu'ancien et fidèle du BELC, RG a un peu caricaturé le CREDIF en oubliant les sources référentielles exactes du SGAV dans l'espace et le temps ;
- le « Français Fonctionnel » (ff) ne l'a pas vraiment conquis et il n'y a adhéré qu'avec quelques réserves non négligeables, notamment par Henri Besse interposé qui, lui-même, n'était pas vraiment un fanatique de la chose ;
- La linguistique et les linguistes, chargés d'autant de vertus historiques pour la première, que de Césarisme arrogant pour les seconds, ont été pour lui des cibles d'une importance évidemment capitale, et l'on verra qu'il n'a jamais pardonné à nos collègues, au-delà de bien des péchés véniels, la razzia à laquelle ils se sont livrés avec un appétit d'ogre, à partir des années 80 (suite à la Commission Auba) sur la quasi-totalité des postes devant normalement revenir aux spécialistes de la D/DLC. J'ai vécu cela, dans la plus totale impuissance, à l'Université de Rouen où se termina ma longue carrière en 2004. On peut considérer que la base de sa théorie de l'éthique prend sa source (et sa virulence légitime) dans le brigandage des postes qui devaient naturellement revenir à notre domaine.

Comme RG, en plus des ELA, dirigeait chez CLE International, la collection *Didactique des Langues Etrangères*, il avait toute latitude pour définir ou faire définir ses choix scientifiques, politiques et éthiques dans des ouvrages de grande diffusion. C'est ainsi qu'en 1980 il fit paraître trois livres particulièrement percutants :

- d'abord *D'hier à aujourd'hui la didactique générale des langues étrangères ; du structuralisme au fonctionnalisme* dont il assura personnellement la direction ;

- ensuite, **Polémique en didactique : du nouveau en question** - dont il confia très habilement la codirection à un authentique Baron du Crédif, Henri Besse, qui posa effectivement, non pas une mais une multitude de questions pertinentes, RG restant en position stratégique d'observateur ;
- enfin **Lignes de force du nouveau actuel en DLE : remembrement de la pensée méthodologique** pour lequel il fit appel à une équipe de chercheurs d'une indiscutable compétence, classés dans l'ordre alphabétique des patronymes (afin d'écartier toute idée de leadership) : Elisabeth Bautier, Daniel Coste, Robert Galisson, Jean Hébrard, Denis Lehmann, Louis Porcher, Eddy Roulet. On verra que ce dernier ouvrage n'est en rien la synthèse permettant le remembrement de la pensée méthodologique, mais bien le point de départ de tous les conflits possibles.

En dépit du titre boutefeux de ce paragraphe, inutile de lire Clausewitz pour comprendre que cette trilogie est l'expression d'une vraie guerre puisqu'il s'agit, stratégiquement, d'une frappe en trois coups successifs à court terme dont la finalité peut se traduire en 3 visées :

- sabrer d'abord quelques idoles anciennes liées à la foi structuraliste ayant engendré, entre autres lieux de culte désormais dépassés, la Linguistique appliquée et les MAV, deux sources d'erreurs et de piétinement sous l'influence d'esprits copieurs (ceux du Crédif pour ne pas les nommer) qui auraient mis au pillage le modèle américain des MAO (Méthodes Auralo-Orales);
- démolir ensuite la descendance pernicieuse du péché structuraliste en corrigeant un héritier fonctionnaliste qui, sous l'influence des fonctionnaires de Strasbourg et de quelques crédifiens enthousiastes, a eu tendance à vouloir désormais occuper la place quelque peu abandonnée par le structuralisme (dont il serait donc la continuation) ;
- Remembrer enfin la pensée méthodologique en proposant, avec l'aide des commensaux « ouverts et bien nés » (de ce que j'appellerais volontiers une nouvelle abbaye de Thélème), les lignes de force du nouveau en DLE.

C'est là une série de faits facilement vérifiables attestant la réalité d'une théorisation de l'art polémique compris comme véritable instrument d'une politique. En toute amitié avec RG, que je considère comme un Maître dans notre discipline, j'ai personnellement riposté sur certains points, en ma qualité de Directeur du CREDIF, notamment à la publication du premier des ouvrages cités ci-dessus (**d'hier à aujourd'hui...**). Je l'ai fait d'abord oralement dans un Colloque sous égide SGAV, organisé en 1980 à l'Université de Toulouse, en présence notamment de Petar Guberina, Paul Rivenc et Raymond Renard. Le texte de ma conférence a, ensuite,

été publié par Raymond Renard dans la revue *Revue de Phonétique Appliquée*. Je renvoie donc mon lecteur à ce vieux document dont je ne commenterai ici que quelques aspects concernant l'historique des méthodes audio-visuelles.

#### a. CREDIF et BELC, une querelle de famille

Toutes les réserves que je puis formuler à l'égard des fameuses « rivalités du CREDIF et du BELC » des années 60, où le frère aîné<sup>24</sup> est taxé d'*universalisme* et le puîné élevé aux vertus du *contrastivisme*, ne résistent pas à un examen sérieux. Mais ce n'est là qu'un détail même s'il a alimenté pendant quelques années une chronique potinière qui ne manquait pas de piquant.

Il y eut plus sérieux. Pour RG, en effet, les MAV (Méthodes Audio-visuelles du CREDIF) sont réductibles à la théorie d'apprentissage de Skinner mâtinée de la théorie linguistique de Bloomfield et de ses continuateurs distributionnalistes. Il suffit de vérifier les dates de publication pour se rendre compte que les influences en question n'ont pas pu avoir lieu (voir mon article<sup>25</sup> où tout cela est démontré). En fait, voulant prouver que le CREDIF a travaillé constamment dans une sorte de « flou doctrinal » à base d'imitation du modèle américain des MAO, RG oublie simplement l'influence de Saussure (*CLG*), de Bally (*Traité de Stylistique*) et de Guberina (*Méthode verbo-tonale*) dans l'élaboration des MAV. C'est là une lacune que le grand public semble avoir admise passivement et même avec beaucoup de bonne volonté, moins par conviction démonstrative, sans doute, que par mécompréhension des travaux de Charles Bally dont Petar Guberina (il faut le savoir) a été le disciple et surtout l'ami très fidèle, jusqu'à la mort (et même bien au-delà) du grand disciple de Saussure, et, en tout cas, bien avant l'élaboration de la *Méthode Verbo-Tonale*.

Ce qui m'a toujours frappé, c'est que cette méconnaissance de Bally s'est prolongée sur de longues décennies<sup>26</sup>, au point que ce n'est que depuis peu (cf. l'excellent n° 6, 2013, de la revue *Synergies Espagne* coordonné par Sophie Aubin, avec, pour titre : *Charles Bally : moteur de recherches en sciences du langage*<sup>27</sup>) qu'on commence enfin à réhabiliter historiquement les indiscutables audaces modernistes du principal disciple de Saussure<sup>28</sup>. Certes, on connaissait Charles Bally et certains de ses travaux étaient même fort estimés dans la première moitié du XXème siècle, mais tout de même avec une forte exception pour le *Traité de Stylistique* que l'on a confondu longtemps avec un traité sur le style et l'art d'écrire, considérant donc que l'énonciation était l'apanage de Benveniste. Au mot près, c'est certain, mais en ce qui concerne la pragmastylistique de Bally, l'oublier est un pur et simple déni de vérité. Rappeler les faits réels (je l'ai fait personnellement<sup>29</sup> dans le n° 6 de *Synergies Espagne*), c'est dès lors ranger dans le placard aux canulars pas mal de critiques incongrues formulées à l'égard de Bally, et par extension, du CREDIF.

Je ne pousserai pas la contestation plus loin car mon propos est avant tout de dire mon admiration pour RG, même si je n'ai pas été toujours en accord avec lui, car il a droit à toute ma reconnaissance, mon estime et mon respect pour l'immense trésor qu'il a laissé à tous les chercheurs de notre discipline et dont nous sommes encore loin d'avoir tiré les conséquences capables de nous remettre dans la bonne direction. Par ailleurs, on le verra *infra*, dans les moments tragiques (septembre 1996) où le CREDIF fut condamné et mis à mort par une brochette de « Brutus » cloutiers adoreurs des agrégations de lettres et de grammaire, RG fut un des rares à déplorer la sottise des modernes « tabularasistes » obsédés par la fringale du changement tout de suite et partout. C'est là une maladie qui, aujourd'hui, court toutes les ruelles des ghettos modernistes de la planète. Nous y reviendrons.

### **b. Le français fonctionnel (ff) un combat impitoyable... mais à fleuret moucheté**

C'est un fait que RG s'est montré assez peu chaleureux à l'égard du ff dont il est abondamment question dans *Polémique en didactique*, avec un sous-titre qui se passe de commentaires : « *Du renouveau en question* ». En matière de titre marquant avec clarté ses doutes (pour le moins) à l'égard du ff, il est amusant et instructif de lire celui de l'article par lequel il ouvre l'ouvrage en question à la page 8 :

« ...S.O.S. ...DIDACTIQUE DES LANGUES ETRANGERES EN DANGER...  
INTENDANCE NE SUIT PLUS...S.O.S... »

Il s'agit - disons-le vite - d'une simple mise en garde et non d'une condamnation sans recours. Ce qui le gêne dans le ff, c'est le sentiment que le bon peuple de la DLC s'est un peu « jeté » comme un affamé sur quelque chose qui, soudain, ressemble à une « méthode-miracle » à laquelle les plus grands semblent accorder précipitamment « un crédit à très bon marché » (p.3) et RG n'aime pas du tout cela car, dit-il (ibid.) « *c'est quand le vent du consensus souffle en poupe des idées nouvelles, qu'il convient de les mettre systématiquement en doute* », et il présente donc ce positionnement intellectuel, non pas comme une sorte de hargne ou de jalousie, mais comme un exercice de prudence simplement normal: « *même lorsqu'on est convaincu de la fécondité potentielle de certaines conceptions méthodologiques - écrit-il - penser à côté d'elles et contre elles est un exercice hautement tonique, ne serait-ce que pour forcer les chercheurs à approfondir leurs réflexions et les fortifier à la lumière d'une autre analyse (.) En matière d'enseignement/apprentissage des langues, mieux vaut cultiver le doute méthodique que laisser fleurir la crédulité naïve* ». Donc, ne confondons pas la sagesse cartésienne du doute constructif avec le misonéisme (attitude de tout individu ou institution éprouvant de la haine pour la nouveauté). Mais, si pratiquer le misonéisme de façon

systematique est une forme certaine de débilite, il n'en demeure pas moins que l'attitude inverse, à savoir la routine, le ronron, le train-train sont encore plus condamnables, et RG ne manque pas de donner encore un bon coup de patte sur ses bêtes noires de prédilection, à savoir les M.A.V et les M.A.O dans lesquelles sont encore trop souvent cantonnés ceux qu'il appelle les « O.S de la D.L.E ». embrigadés qu'ils sont toujours, en ce début des années 80, dans les vieilleries de jadis. Ce qui le gêne aussi dans le ff, c'est son côté prophétique et le fait concomitant qu'il ait pris son essor, avec « un certain nombre de théoriciens de pointe » (p.23), sans vraiment prendre la peine de soumettre ses certitudes au contrôle de l'expérimentation.

« En guise d'épilogue », RG, juste avant de passer le relais à Henri Besse, écrit ceci qui mérite réflexion sur les sentiments que lui inspire le ff : « *gageons que la D.L.E. ne sortira de sa crise de croissance que si elle se donne les moyens d'échapper aux deux dangers polaires qui la guettent : la mode d'un côté (avec les théoriciens), la routine de l'autre (avec les praticiens)* ». Il frappe donc d'estoc et de taille (de la pointe et du tranchant, i.e. de toutes les manières possibles) sur les contrevenants.

### Les précisions de Henri Besse (HB)

HB prend donc le relais pour une intervention d'une bonne centaine de pages et, dès les premières lignes, le ton est donné : « Une nouvelle nébuleuse - écrit-il - a fait, il y a déjà quelques années, son apparition dans le ciel de la didactique des langues. Après des hésitations, quelques polémiques et non sans ambiguïté, ses « inventeurs<sup>30</sup> » semblent s'être accordés pour la désigner d'une sorte (*sic*) d'épithète de nature : fonctionnel(le) ». Suivent quelques substantifs : *approche, enseignement des langues, cours, manuels, classes...* qu'au masculin ou au féminin on peut caractériser par l'adjectif *fonctionnel*. On parle donc déjà « d'enseignement fonctionnel du français » ou même de « français fonctionnel ».

L'étude que nous propose HB se caractérise par son souci louable d'être exhaustive, donc de parler de tout en commençant régulièrement par des réserves de fond aimablement tempérées dans des conclusions ou des prolongements excluant toute accusation de partialité. L'ensemble, toutefois, est si touffu qu'on a l'impression que rien n'a été oublié, mais, quand on y regarde d'un peu plus près, on constate que la démonstration, parfois, vire un peu à l'exercice d'érudition inutile et peut-être même nuisible. J'apprécie, par exemple, qu'on parle de la linguistique fonctionnelle de Martinet, mon Maître vénéré, mais je me demande pourquoi une simple homonymie se trouve ainsi exploitée. Prenons un autre exemple : Tout

ce qui est dit sur les trois fonctions principales de M.A.K. Halliday, *experiential* (ou *ideational*), *interpersonal* et *textual* est culturellement fort intéressant et la comparaison établie entre sa grammaire fonctionnelle et celle de Martinet, est certainement à conserver pour des débats élevés<sup>31</sup>, mais ce sont là des considérations qui noient un peu le lecteur dans des données scientifiques susceptibles de lasser. Cela me rappelle beaucoup la scène III de l'Acte III des *Plaideurs* de Racine où Petit-Jean se lance dans une longue tirade : *Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune/ Quand je vois le soleil et quand je vois la lune/ Quand je vois les états des Babiloniens...* Tirade à laquelle répond avec accablement l'Intimé : *Quand donc aura-t-il tout vu ?*

HB, je m'empresse de l'ajouter pour atténuer l'amicale facétie qui précède, ne s'engage pas sans de solides arguments. Pour lui, l'approche fonctionnelle « peut être considérée comme une variante de l'approche communicative ». Cela est d'autant plus vrai que cette dernière apparaît effectivement au cours de la décennie 70-80, en même temps que l'ensemble des travaux qui se réclament de l'approche fonctionnelle. Toutes les pages que HB consacre au fonctionnel comme enseignement des langues spécialisées, puis comme projet méthodologique, puis comme projet méthodologique et pédagogique gagneraient certainement à être un peu allégées mais posent des bases solides pour comprendre ce qui s'est passé. Qu'il y ait, effectivement, un lien historique entre l'approche fonctionnelle française et les approches didactiques antérieures est une vérité incontestable. Qu'il y ait eu alors, chez les fonctionnalistes-grand-teint, une tendance à l'agressivité à l'égard des didactiques antérieures est un point sur lequel je rejoins entièrement HB. Je le dis avec d'autant plus de sérénité que j'ai été en poste à Tokyo<sup>32</sup> pendant 8 ans et que les résultats que j'ai obtenus avec des étudiants japonais de tous âges et de toutes conditions, m'ont enseigné que les MAV étaient un excellent outil de travail pour former de solides francophones. Du reste, la création de la *Société Japonaise des Professeurs de Français*, association à la naissance de laquelle j'ai puissamment contribué et qui s'est perpétuée jusqu'à aujourd'hui, montre qu'il y avait certainement mieux à faire, notamment au Crédif, qu'à battre sa coulpe sur les insuffisances des méthodes originelles construites sur une base structuraliste qui a donné toute sa mesure pendant de longues années. Les techniques ont évolué, les politiques aussi, et finalement, après avoir examiné l'approche fonctionnelle sous tous les angles possibles, notamment à partir de son pivot central qu'est l'analyse de besoins et toutes les conséquences qui en résultent<sup>33</sup>, HB dresse un bilan dans lequel il dit très clairement (et je l'approuve entièrement) que « les démarches fonctionnelles paraissent relever d'un mode de pensée typologique au moins partiellement contradictoire avec l'affirmation que l'apprentissage doit être

centré sur l'apprenant dans sa singularité ». Et il ajoute un peu plus bas : « la pensée typologique dérive aisément vers une pensée essentialiste. Et pourtant on sait bien qu'un individu n'est pas réductible aux quelques paramètres qui servent à le classer, qu'une forme ou une formulation n'est jamais tout à fait synonyme d'une forme ou d'une formulation différente ».

Toutes ces paroles sonnent juste et comme en écho à un petit texte de Claude Bernard que Robert Galisson place, en p.4, à la fin de sa Préface : « *Les hommes qui ont une foi excessive dans leurs théories ou dans leurs idées sont non seulement mal disposés pour faire des découvertes, mais ils font aussi de très mauvaises observations* ».

### ***c. Lignes de force du renouveau actuel en DLE : la question du remembrement méthodologique***

Nous voici donc parvenus au dernier tome de la trilogie que nous avons choisie pour illustrer ce que RG appelle le **renouveau** de la D.L.E. On peut considérer cet ouvrage qu'il qualifie lui-même (peut-être imprudemment) de moment de la rémittence », et qu'il présente donc comme une tentative d'accalmie, d'apaisement, de rémission, de trêve au cœur des batailles déjà livrées, comme un appel à la paix des braves. Ce sont là de bonnes intentions, mais à lire l'ensemble, on a plutôt l'impression que ce n'est pas un ouvrage neutre qu'il dirige et met en circulation, et il rappelle que tous les auteurs de « la collection « didactique des langues étrangères » « dénoncent le capitalisme de l'information, la mafia du savoir réservé », avec *l'objectif de sortir les enseignants de leur ghetto, pour éviter qu'ils ne se sentent en permanence dépassés, démodés, démonétisés. Rien de si vain* - ajoute-t-il - *que le discours excluant du théoricien de la DLE qui ne vise que ses pareils : il enferme son auteur dans un monde sans repère et sans écho, où la didactique n'est que la négation d'elle-même, puisqu'elle court-circuite les gens de terrain, ignore la contrainte du réel et la nécessité du compromis. Rien de si navrant* - insiste-t-il - *que l'abandon du praticien qui « décroche » dans sa propre discipline, parce qu'il se heurte à l'obstacle absolu d'un langage ésotérique...ou mystificateur ! L'objet de cette étude (..) est donc d'ameubler le vaste champ de la DLE, de préparer le terrain aux idées nouvelles, afin de réduire le décalage entre théorie et pratique* ». On adhère volontiers à un discours exprimé dans cette tonalité stimulante (car il est vrai que la DLE a engendré une belle pléiade de subtils prêcheurs).

Quand on aborde avec espoir le tout premier article de 36 pages composé par Daniel Coste, on tombe sur la question très ambiguë suivante : *Pourquoi apprendre des langues étrangères à l'école ?* Et l'on se demande aussitôt s'il s'agit de trouver

les bonnes raisons qui amènent à apprendre les langues étrangères à l'école ou bien, *a contrario*, à inventorier celles qui justifieraient que l'on s'abstienne, désormais, de se donner cette peine. On tourne donc vite la page pour en savoir plus, et notre incertitude croît quand on découvre que Coste lui-même nous prévient qu'il s'agit d'une « interrogation provocante et presque de mauvais goût puisque les réponses semblent entendues depuis longtemps ou que, du moins, tout a été dit à ce propos depuis longtemps ». Mais, sophistiqué jusqu'à en devenir un peu agaçant, il ajoute que « toute interrogation récurrente devient nécessaire quand tout ne va pas de soi ». Bref, tout n'a donc pas été dit depuis longtemps et il se propose de nous en administrer la preuve.

Après 36 années j'ai donc relu tout cet article qui nous nous fait voyager sur des routes très sinueuses où l'on se sent un peu perdu parmi des séries multiples de raisons toutes plus convaincantes les unes que les autres. En fin de compte, sur le tempo d'une samba antique (« *en avant et en arrière, c'est vraiment très facile à faire*, comme disait la chanson), on parvient au paragraphe suivant : « *Il n'y a là, tout à la fois, que bien des lieux communs et quelques propositions trop peu étayées et illustrées. Nous sommes sur un terrain où paradoxalement, prétendre à l'originalité relèverait à coup sûr de la naïveté, mais où chacun sait, par ailleurs qu'il est grand temps de sortir des sentiers battus, si l'on veut que la question « Pourquoi apprendre les langues vivantes à l'école ? » trouve des réponses actuelles et, du coup, perde un peu de son inquiétante actualité* ». Je trouve ce discours très perspicace, puisqu'après plus de trois décennies, il est indéniable que l'inquiétude demeure

Le reste de l'ouvrage présente 4 autres approches : psycholinguistique avec Elisabeth Bautier-Castaing et Jean Hébrard ; socio-pédagogique avec Louis Porcher ; pragmalinguistique avec Eddy Roulet et enseignement fonctionnel du français avec Denis Lehmann. Bien que l'ensemble fasse l'objet d'une sorte « d'organisation logique », RG, dès son préambule, nous a conseillé de n'y voir « aucune volonté unitaire », aucune « démarche totalitaire de partisans du monolithisme pédagogique », donc pas de révolution ni même de révélations, mais simplement le désir de « *concourir à la réévaluation d'une D.L.E. apparemment mûre pour appliquer une politique moins réductionniste et fonctionner de manière moins cyclothymique* ». J'avoue humblement que je suis court-circuité, mystifié, dépassé, démodé, démonétisé... Pourquoi se donner tant de mal si ce n'est, au bout du compte, que pour aboutir à des conclusions aussi légères ?

## La fin des années 90

*Comme ancien élève d'école normale et ancien instituteur,  
Je me situe profondément du côté de l'éducation, de la formation, de la  
responsabilisation,  
Contre les solutions toutes faites des méthodologies constituées.  
« La Formation en question »*

Poursuivant ma déambulation diachronique dans l'œuvre de RG, je vais faire état ici de deux articles importants puis, très rapidement du dernier livre qu'il a coécrit avec Christian Puren : *La Formation en questions*.

**Article n° 1 ; « Un espace disciplinaire pour l'Enseignement/Apprentissage des langues-cultures en France (vol.108, n° 1 de la *Revue française de pédagogie*), 1994. p.25-37.**

C'est un fait que nos collègues - et néanmoins amis - linguistes, ne sont jamais parvenus à accepter vraiment (et cela reste très vérifiable aujourd'hui encore, notamment au niveau du CNU 7ème section) que la didactique des langues-cultures est et doit rester une discipline universitaire à part entière. Cet article très vif de ton, plaide pour le dégagement d'un espace disciplinaire pour l'enseignement/apprentissage des langues-cultures en France, ce qui veut donc dire, que cet espace, en 1994, n'existait pas, et il est fort probable, selon l'expérience concrète qui est la mienne, qu'il n'existe toujours pas vraiment aujourd'hui.

RG présente les différents états par lesquels est passé l'enseignement/apprentissage des langues, et il fait le constat, quelle qu'ait pu être la démarche choisie, que « *nous sommes toujours à la croisée des chemins et que l'avenir est à faire* » (p.31). Je n'entrerai pas dans le détail de la démonstration magistrale qu'il propose et me borne donc à conseiller vivement la lecture de l'article entier dont je retiendrai toutefois quelques phrases significatives :

*«Personnellement - écrit-il - je pense que la mainmise de la linguistique sur la théorisation de l'espace domaniale qui nous concerne, masque les vrais problèmes de terrain. Or, en ce moment, se développe en France une campagne de confiscation de l'enseignement des langues et du FLE en particulier par la linguistique (réaction bien compréhensible d'une discipline qui perd de son audience et cherche à se refaire une santé au détriment d'une autre, qui monte en puissance et lui fait de l'ombre). Ainsi, dans un nombre significatif d'Universités, des postes de maîtres de conférence étiquetés FLE sont ouverts par le Ministère à la demande des UFR ou des départements de linguistique. A charge pour les élus de créer une maîtrise*

FLE (c'est-à-dire de rabattre dans les UFR ou les départements en question, des étudiants attirés, non par la linguistique, mais par des débouchés professionnels qu'offre l'enseignement du FLE) ; mais, chantage évident, tout cela ne peut se faire que sous la réserve « de consacrer une part importante de leur enseignement à la linguistique pure ». Et RG termine son réquisitoire par une dénonciation grave d'ordre déontologique, donc largement éthique : « J'en déduis - dit-il - que les attentions des linguistes pour l'enseignement des langues ne sont pas que scientifiques, mais aussi intéressées».

C'est effectivement là une évidence criante qui explique la façon dont certaines instances nationales d'évaluation ont traité impitoyablement (à partir des années 80), et traitent hélas toujours avec la même inexorabilité, des travaux de didactique d'un mérite certain. On peut même aller jusqu'à parler d'un véritable *hold up* (le mot n'est pas trop fort) des linguistes sur les postes nouvellement créés de Didactique des Langues systématiquement réservés aux protégés estampillés dans le bon cénacle. La conséquence naturelle de ces détournements de postes auxquels nulle instance officielle ne semble trouver à redire, c'est une atmosphère lourde d'impuissance car il n'existe aucune possibilité de riposte autre que de consternation devant des faits pour lesquels même les personnalités les plus éminentes de la DLC ne pouvaient et ne peuvent toujours que se lamenter. Les propos de RG, on le voit bien, en disent donc long sur une situation où l'éthique a été constamment mise à mal. Ce qu'il dénonce avec courage c'est ce que Nietzsche appelle **la corruption innocente** : « dans toutes les institutions où ne vient pas souffler l'air pénétrant de la critique publique, une corruption innocente pousse comme un champignon (par exemple, dans les corps savants et les académies)<sup>34</sup> ».

La question est d'importance, et le deuxième article en confirme et en précise la portée.

**Article n° 2 : A la recherche de l'éthique dans les disciplines d'intervention, 1998. p. 83-127**

Quatre années plus tard, c'est dans le n° 109 des ELA coordonné par lui-même que RG part, en effet, à la recherche de l'éthique dans les disciplines d'intervention. Le titre est clair : il cherche quelque chose qui n'existe pas ou, à la limite, qui n'occupe qu'un espace purement symbolique dans le domaine qui nous concerne, celui des *disciplines praxéologiques* (celles « qui visent une praxis, c'est-à-dire une action en vue d'un résultat ») par opposition aux *disciplines théorétiques* (« qui ont pour objet la théorie - descriptive, explicative »). La praxis impliquant fortement l'ingérence, les disciplines praxéologiques sont donc naturellement appelées Disciplines d'Intervention et désormais siglées DI par RG.

Or, toute intervention se trouve naturellement concernée par les problèmes de conscience morale et de conduite en société puisque le sujet (qu'il soit enseignant ou apprenant) mobilise des principes humains, sociaux, culturels etc. en liaison avec les valeurs de la société dans laquelle vit le sujet en question. Il apparaît donc que la disciplinarisation des DI s'impose dans la mesure où elles mobilisent la complexité d'un réel où le cloisonnement n'existe pas. Agissant sur le terrain de l'éducation aux langues-cultures, tant sur les apprenants que sur les enseignants, les DI ont, plus que les disciplines théorétiques, des précautions à prendre, des engagements à tenir et des devoirs à assumer. Leur responsabilité morale est donc importante.

Si, avec RG, nous définissons l'éthique comme un acquis culturel susceptible d'engendrer des comportements propres à résoudre des conflits de pouvoir, d'intérêt, de points de vue dans le respect des valeurs morales que reconnaît et recommande la société, on s'aperçoit que c'est là un idéal bien éloigné de la réalité (dans toute sa complexité), dans la mesure où l'étude domaniale proposée par RG montre que les actions et réactions contraires aux principes de l'éthique ont été et restent toujours en usage :

- le pouvoir économique ne pense qu'à affermir son emprise sur le monde ;
- le pouvoir politique ne se résignera jamais - c'est là un lieu commun - au déclin de son influence, et les règles de la démocratie sont et resteront trop souvent oubliées au profit du népotisme le plus tranquille ;
- Le pouvoir scientifique représenté par des disciplines théorétiques comme la linguistique ou la littérature, ne peut voir que « d'un mauvais œil les disciplines d'intervention s'implanter sur un territoire qu'elles n'envisagent pas ... d'ouvrir à la concurrence ».

En matière d'Éthique, les 44 pages de l'article sont de cette veine-là, et RG termine son réquisitoire par quelques lignes proches de l'accablement :

*« Les acteurs du domaine (tous éducateurs, qu'ils le veuillent ou non) sont hélas logés à la même enseigne que les hommes politiques. Par clientélisme, par peur d'effaroucher et de perdre leurs électeurs, donc d'échouer dans leur carrière, les politiciens manquent de courage pour agir et disent rarement la vérité. Il en va de même dans nos disciplines : le courage y est également rare, on escamote ce qui embarrasse, on occulte le fond des problèmes, on craint de perdre le peu de pouvoir (souvent symbolique) dont on dispose. »*

*« Il faut bien s'en convaincre, la compétence éthique n'est pas fille de la facilité. Elle s'acquiert dans le renoncement et se consolide dans la pratique exigeante du respect de l'Autre »*

### ***La Formation en questions***

Cet opuscule de 128 pages, co-écrit avec Christian Puren et publié en 1999 reprend avec talent et simplicité (au bon sens du terme) un certain nombre de grandes questions que nous avons déjà évoquées dans les pages qui précèdent : acquisition, apprentissage, méthodologie, discipline théorique et discipline praxéologique, problématique de la complexité, pragmatique lexiculturelle, théorisation etc. Nous ne remettons donc pas le compteur à zéro en reprenant tous ces concepts que, du reste, les deux auteurs rassemblent dans un glossaire terminal d'une grande clarté explicative (p.116-125).

Ce qui m'a frappé en consultant la bibliographie générale (pp.126-128), c'est son caractère très sélectif posant donc par défaut le fascicule dans son ensemble comme l'outil d'une école ne souhaitant pas mélanger les références. C'est un choix tout à fait respectable car il est vrai qu'on a le droit de procéder par élimination pour démontrer les idées fondamentales auxquelles on tient, même si, dans la dimension polémique qui est l'un des caractères dominants de l'écriture galissonnienne, l'équité n'aurait peut-être pas été inopportune. Aussi bien dans les écrits de RG que dans ceux de Christian Puren, je crois qu'on peut dire sans outrance que les grands absents de leur réflexion sont Saussure, Bally et Guberina. Mais je l'ai déjà dit tant de fois *supra* qu'il est temps que, moi aussi, je passe à autre chose.

Je m'en tiendrai au chapitre 5 : « **Quel statut revendiquer pour les cultures en milieu institutionnel ? (la formation par la réflexion sur les rapports entre langue et culture)** »

Je suis tout à fait d'accord avec RG pour dire « qu'on n'apprend *pas une langue pour en démonter les mécanismes et manipuler gratuitement des mots nouveaux, mais pour fonctionner dans la culture qui va avec cette langue* ». Dès lors, la langue «*n'est pas une fin en soi, mais un moyen pour opérer culturellement, pour comprendre et produire du sens, avec les outils et dans l'univers de l'Autre* ». Et l'on peut donc conclure avec RG que « *la culture, en tant qu'au-delà de la langue, est la fin recherchée* ». Mais RG se réfère à la très nouvelle histoire, à l'époque, de la guerre des **cultures dominées** contre les **langues dominantes**. Personnellement, comme RG du reste, je ne suis pas du tout contre le livre de Samuel P. Huntington publié en 1996, et traduit en français en 1997<sup>35</sup>, qui conjectura le danger d'une troisième guerre mondiale, de civilisations celle-là, et je pense même, comme le dit RG lui-même (p.97) que cette guerre a déjà eu lieu et qu'elle perdure aussi un peu partout et notamment en France.

RG considère, en effet, « *que les forces à l'œuvre dans cette lutte contre la libre circulation des cultures sont d'ordre idéologique, politique et religieux*. Nous

le suivons très volontiers dans cette argumentation, sauf sur le point (qui n'est pas un détail) concernant les « anciennes colonies françaises ». C'est un fait que la France a été, avec bien d'autres pays, une puissance coloniale. L'Afrique du Nord berbère, par exemple, a été colonisée par différents peuples : Romains, Arabes, Turcs, Français, mais le pays est maintenant indépendant et donc parfaitement libre de choisir la (les) langue(s) de son choix. Continuer, côté français, à battre sa coulpe en disant que ce pays s'est trouvé dans l'obligation « d'adopter et d'imposer » la langue du colonisateur dans ses propres écoles tout en refusant, avec détermination, la culture qu'elle véhicule, c'est avoir peu de considération pour les dirigeants actuels de ce pays libéré. Bien entendu, RG ne se veut aucunement outrageant envers personne, mais entend simplement poser un problème important dans la mesure où il n'est pas plus résolu en Algérie qu'en France. Il existe, en effet - et ce n'est pas un simple détail - une agrégation d'arabe qui a fêté son centenaire en 2005, mais il est vrai aussi que l'enseignement de l'arabe trouve difficilement sa place dans le système éducatif français pour des raisons qui tiennent majoritairement au lien religieux étroit qu'entretient la langue classique arabe avec l'Islam, liens qui sont donc en contradiction avec les principes de la laïcité dont l'origine officielle est également une loi votée en 1905.

Cela dit, les intellectuels algériens, tunisiens, marocains, libanais, syriens ou même (si j'en juge par mes propres disciples) saoudiens, sont de plus en plus à l'aise dans la pratique de la langue française. Il en résulte, comme l'écrivait Pierre-Henri Simon en 1962, que « la France n'est plus seule responsable de sa langue et de sa culture », et ce d'autant plus qu'en dépit des injustices commises par la colonisation, une sorte de fusionnement s'est établie entre l'arabe et le français, ce que nous savons bien au GERFLINT où, depuis bientôt 20 ans, nous publions, en langue française, les travaux scientifiques de chercheurs algériens (entre autres) dans les sciences humaines en général dans les sciences du langage et de la communication en particulier.

Pour RG, et c'est par là que j'en terminerai respectueusement avec lui, « *la culture (sous toutes ses formes) est de plus en plus incontournable à l'école, parce qu'elle est au cœur de la formation, de l'éducation, de l'éthique, ce qui lui confère une importance capitale par rapport aux autres disciplines scolaires* ». Mais il termine sur une note pessimiste : « *importance qui ne lui est malheureusement pas reconnue* » (p.114). 17 années se sont écoulées depuis **La Formation en questions** et il semble que l'évolution en cours, donc celle à laquelle nous assistons aujourd'hui, n'ait pas encore bien compris que la culture dont parle RG ne saurait être confondue avec une opération au hachoir confondant l'éveil à l'autre avec un panaché d'éléments hétéroclites de toutes provenances. Mixer, brasser, brouiller

et embrouiller, s’emmêler les pieds, les crayons, les pédales et les pinceaux dans une trentaine (voire plus ou voire moins) de langues-cultures, c’est certainement fort divertissant, mais didactiquement pédagogiquement et donc éducativement nul. Le jeu n’est évidemment pas interdit dans une classe et la Poésie doit y faire son entrée glorieuse pour y compléter la Raison, mais il faut, non seulement avoir les moyens de sa politique, mais surtout ne pas disperser son effort, et comprendre que la découverte de l’autre est un objectif d’autant plus difficile à atteindre qu’il a, pour signification finale, le texte de la fameuse inscription au seuil du Temple de Delphes, que Socrate prit la peine de nous expliquer : « *Connais-toi toi-même et tu connaîtras l’univers et les dieux* ». Gageons que c’est là l’esprit-même de la Formation à laquelle nous invite Robert Galisson.

## Conclusion

Je ne nourris même pas l’espoir, en dépit de la taille de mon texte, d’avoir dit tout ce que je rêvais d’exprimer à propos de ce grand Professeur et Ami qu’est pour moi Robert Galisson. Je n’ai même pas évoqué le magnifique ouvrage qu’il a consacré à *la Suggestion dans l’enseignement, histoire et enjeu d’une pratique tabou* (Clé International, 1983), et je n’ai rien dit non plus (ou presque) de la possibilité qu’il m’a offerte, dans le n° 109 des ELA consacré à *l’éthique en didactique des langues étrangères*, d’exprimer ma pensée sur la disparition du CREDIF. Je n’y reviendrai pas car c’est maintenant un problème mort et enterré mais j’avoue que certains comportements m’ont paru étonnants dans le déroulement de ce lamentable sabotage où chacun regardait ailleurs, semblant, tout d’un coup, avoir mieux à faire que de combattre pour notre vieille et majestueuse institution condamnée à mort.

Cet événement me rappelle la conclusion poétique qui clôture « *la formation en questions* ». RG évoque un poème de René Char intitulé « *l’adolescent souffleté*<sup>36</sup> » et commente ce poème auquel je renvoie mon lecteur en nous disant ceci : « *Dans la mesure où il exprime les forces de la vie, où il interdit de désespérer de l’homme en devenir, où il assigne, mieux qu’un long discours, la place qu’il convient de faire à l’initiation éclairée contre la maltraitance aveugle, ce poème, choisi comme point d’orgue à mon propos exploratoire et tâtonnant, lui confère, me semble-t-il, ce supplément d’âme qui s’appelle la dimension éducative et que la culture, sous toutes ses formes, doit incarner à l’école* ».

On trouvera le texte de ce poème dans la dernière note finale de cet article. Il se passe de tout commentaire en dehors de l’expression banale mais sincère de notre admirative, reconnaissante et respectueuse amitié pour Robert Galisson.

## Notes

1. Jean d'Ormesson, *C'est une chose étrange à la fin que le monde, Roman*, Robert Laffont, 2010, p.182
2. Rencontre tout à fait fortuite avec le très admiré et sympathique auteur d'un auteur de bande dessinée très à la mode cette année, et dont la carrière artistique couvre une très grande partie de la vie de chacun de nous. A bien des égards, notre RG, par son originalité, sa pugnacité pour défendre des valeurs qui nous sont chères, son courage et son intrépidité, ne me paraît pas en mauvaise compagnie. « Honni soit donc qui mal y pense »
3. Il s'agit ici, très clairement, de réserves à l'égard du plurilinguisme.
4. Selon le *Dictionnaire de didactique du français langue étrangère* (ASDIFLE, CLE internationale, 2003) dirigé par Jean-Pierre Cuq, « la xénité qui peut être marquée d'une connotation négative peut aussi être considérée comme un facteur facilitant l'apprentissage grâce à l'attrait de la nouveauté et du dépassement, soit linguistique, soit culturel ». Pour ce qui concerne l'auteur de ces lignes, les risques sont bien plus sérieux que ces avantages ludiques. Mot à rapprocher de xénophilie qui conviendrait très bien ici.
5. Mon Maître Martinet, distinguait entre prédicat et prédicatoïde pour distinguer la prédication principale d'un syntagme indépendant ou principal (*Je crois que Paul viendra* où *crois* principal est le prédicat et *Paul viendra*, (qui peut exister en dehors de toute expansion, est ici prédicatoïde). Le suffixe *oïde* signifiant à peu près *ressemblant à*, correspond à une différence de statut pouvant, parfois, mais non automatiquement, prendre valeur péjorative. C'est bien le cas ici pour *moralinoïde*.
6. NB : Je continuerai à parler au passé pour évoquer mes souvenirs, mais, bien entendu, RG est toujours parmi nous, même de façon volontairement invisible, et je lui souhaite longue vie.
7. *Echec et découragement* mais aussi, ce qui est au moins aussi grave, *tabula* (quasiment) *rasa* en ce qui concerne l'essentiel des nourritures culturelles de la France, de plus en plus réduites à la *portion* (inexorablement) *congrue* à proportion de l'incongruité éminente accordée à des langues et valeurs importées tous azimuts pour raison (Babélisme renaissant) de communication plus facile entre tous les humains. *Communication à quel niveau ?* Risqueront certains sceptiques. Cela, hélas, on ne le sait pas encore bien, mais on le saura quand on aura déblayé tous les vestiges d'un monolinguisme faisant obstacle à une diversité que beaucoup appellent déjà de leurs vœux.
8. Cf. le roman de David Lodge justement intitulé « un tout petit monde » Secker and Warburg, Londres, 1984.
9. La physiognomie est tout simplement l'art de juger le caractère d'après la physionomie. Cf. *Dictionnaire de la psychologie* de Henri Piéron, PUF, 1979, 6<sup>ème</sup> édition sous la direction de François Bresson et Gustave Durup.
10. Point commun entre lui et moi, c'est également en mai 1976, le 25 pour lui et le 15 pour ce qui me concerne, que j'ai moi-même soutenu ma thèse d'état à Rennes (*Le Statut de l'Adjectif en Français*) sous la direction de Jean Gagnepain et d'André Martinet. Bien entendu, je n'en tire aucune gloire mais c'est une coïncidence sympathique qui me rapproche historiquement de RG. Le texte que je possède m'a été aimablement adressé par RG avec une dédicace émouvante.
11. Ouvrage publié chez Nathan en 1978.
12. Op.cit, p.9
13. La liste complète (ou quasi complète) des publications de RG est présentée dans le numéro 123-124 des ELA, juillet et décembre 2001, pp.501-512.
14. Revue ELA n° 116, *Vocabulaires et dictionnaires en FLM et en FLE*, coordonné par RG, Introduction intitulée « *Regards disciplinaires croisés sur l'accès à la maîtrise des vocabulaires* », p.389, Octobre-Décembre 1999
15. J'avoue que l'association Galisson/Coste est pour moi une surprise car il me semble, après les avoir observés et fréquentés tous deux pendant des décennies, qu'il y a de la mésalliance

dans l'air. RG ne rêve que de consolidation de la D/DLC. Coste, en revanche, ne se sent à l'aise que dans le futur et même dans la prophétie. L'existant lui paraît donc toujours décevant et, par exemple, la Méthode Verbo-Tonale lui inspire anagrammatiquement, dès 1974, la formule (qui a fait bien rire le Crédif) « les tonneaux du verbe ». Guberina a-t-il apprécié ? J'en doute.

16. A noter que la revue les ELA dirigée par Robert Galisson (prenant la suite du fondateur, Bernard Quémada) a reçu d'emblée un correctif ajouté au titre initial. Ce fut d'abord, pendant quelques décennies : *Revue de Didactologie des langues-cultures*, puis, vers la fin du XXème siècle, nouveau correctif très significatif : *Revue de didactologie des langues cultures et de lexiculturologie*. Sur les nouvelles parutions, disparition totale du développement des 3 composantes du titre les éla. Il n'est donc plus question de *linguistique appliquée*.

17. Toutes les citations de ce paragraphe, présentées en italiques sont prises dans la Préface du DDL, p.6

18. Pour de plus amples informations sur ce concept auquel RG est particulièrement attaché, je ne saurais trop conseiller de se reporter au DDL, à l'entrée **prédilection** où RG consacre quatre grandes pages explicatives et un tableau récapitulatif à ce vocable très important dans son œuvre.

19. La dialogique selon Morin (cf. *Méthode* Tome 6 sur *l'Ethique*, p.234) ou le dialogisme, désigne une unité complexe entre deux logiques, entités ou instances complémentaires concurrentes et antagonistes qui se nourrissent l'une de l'autre, se complètent, mais aussi s'opposent et se combattent. A la différence d'Hegel où les contradictions trouvent une solution, se dépassent et se suppriment dans une unité supérieure, dans la dialogique, les antagonismes demeurent et sont constitutifs d'entités ou de phénomènes complexes.

20. Op. Cit, p.6

21. OP.Cit. p.8

22. Cette enquête a donné lieu à une communication de Mania Tsitsa au VIIIème Congrès de *l'Association pour la Recherche Interculturelle (ARIC)* organisé par l'Université de Genève, et que l'on peut trouver en ligne :

<http://www.unifr.ch/ipg/aric/assets/files/ARICManifestations/2001Actes8eCongres/TsitsaM.pdf> [consulté le 30 septembre 2016].

23. 4<sup>ème</sup> de couverture.

24. Le CREDIF, en effet, a été créé antérieurement au BELC qui a toujours été considéré, dès sa naissance comme une institution considérée comme plus ou moins dissidente.

25. « L'Ancien et le nouveau testament de la didactique des langues », *Revue de Phonétique Appliquée* 59-60, 1981, Mons, p.247-267.

26. Je tiens personnellement de mon Maître, André Martinet, que le *Traité de Stylistique* de Bally n'était pas linguistiquement acceptable dans la mesure où il mêlait la psychologie à la linguistique.

27. <https://gerflint.fr/Base/Espagne6/Espagne6.html> [consulté le 30 septembre 2016].

28. Audaces d'autant plus réelles que Saussure les jugeait lui-même prématurées (cf. mon article cité *infra*).

29. « Ferdinand, Charles, Emile, Petar, Paul... et les autres. Pertinence, Cohérence et Permanence d'une grande idée. De la Stylistique à L'Enonciation », *Synergies Espagne*, n° 6, 2013, p. 21-38.

[https://gerflint.fr/Base/Espagne6/Article1\\_Cortes.pdf](https://gerflint.fr/Base/Espagne6/Article1_Cortes.pdf) [consulté le 30 septembre 2016].

30. Noter les guillemets ironiques qui ne sont pas de moi mais de HB. C'est un indice qui, quoique discret, ne trompe pas.

31. Grammatici certant et adhuc sub iudice lis est/ Les grammairiens discutent et le procès est encore devant le juge).

32. A l'Athénée Français que dirigeait avec talent le Professeur Etsuji Matsumoto, un Ami dont je garde le plus grand souvenir, et à l'Université Chuo où j'eus le plaisir de travailler avec d'authentiques grands défenseurs de la Francophonie, les Professeurs Abe (grand spécialiste

de Baudelaire), Asakura (Grammairien célèbre au Japon), Kobayashi (Stendhalien de renom), Maruyama (méthodologue du FLE), Suzuki (Traducteur de Mallarmé en japonais) etc.

33. Au niveau des motivations (Chap.V), des contenus d'apprentissage (chap VI), des inventaires et progressions notionnels fonctionnels (chap VII et VIII) et des techniques de classe enfin (chap IX).

34. Nietzsche, *Humain, trop humain*, Le livre de Poche, les classiques de la philosophie, Librairie Générale Française, 1995, paragraphe 468, p. 298.

35. *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, Samuel P. Huntington, 1996, Traduction française aux Editions Odile Jacob en 1997, sous le titre « Le Choc des Civilisations ».

36. Voici le texte intégral du poème de René Char : « L'adolescent souffleté » : *Les mêmes coups qui l'envoyaient au sol le lançaient en même temps loin devant sa vie, vers les futures années où, quand il saignerait, ce ne serait plus à cause de l'iniquité d'un seul. Tel l'arbuste que réconfortent ses racines et qui presse ses rameaux meurtris contre son fût résistant, il descendait ensuite à reculons dans le mutisme de ce savoir et dans son innocence. Enfin, il s'échappait, s'enfuyait et devenait souverainement heureux. Il atteignait la prairie et la barrière des roseaux dont il cajolait la vase et percevait le sec frémissement. Il semblait que ce que la terre avait produit de plus noble et de plus persévérant, l'avait, en compensation, adopté.*

*Il recommencerait ainsi jusqu'au moment où, la nécessité de rompre disparue, il se tiendrait droit et attentif parmi les hommes, à la fois plus vulnérable et plus fort.*